

Haugesund et Venise 2001

Havres de cinéma

Luc Chaput

Number 217, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48603ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, L. (2002). Haugesund et Venise 2001 : havres de cinéma. *Séquences*, (217), 18–19.



L'Emploi du temps, de Laurent Cantet

Haugesund et Venise 2001

Havres de cinéma

En cette fin d'été 2001, je fis partie de deux jurys de la FIPRESCI (Fédération internationale de la presse cinématographique) en Europe — tout d'abord à Haugesund, en Norvège, puis à Venise. Le festival de cinéma norvégien d'Haugesund, qui se tient la dernière semaine du mois d'août, est l'occasion d'un marché du cinéma nordique et d'un festival lançant en Norvège des films souvent vus ailleurs, ainsi que de rencontres de cinéma pour enfants. Haugesund est une ville propre et éminemment civilisée de 30 000 habitants, déjà riche de la pêche au hareng mais surtout devenue immensément riche parce qu'elle est le point d'arrivée norvégien de l'or noir de la Mer du Nord.

Depuis plusieurs années, le festival, qui en était à sa 29^e édition, invite des critiques étrangers à venir présenter des films de leur pays et à critiquer la production de l'année précédente. Mes deux collègues (français et yougoslave) et moi avons donc critiqué, dans une pièce où se trouvaient nos confrères scandinaves et des membres de l'industrie cinématographique norvégienne, les neuf films dont on nous avait envoyé des copies vidéo. Cela a donné lieu à des échanges courtois mais directs lorsque, par exemple, j'ai dit trouver que le réalisateur Knut Erik Jensen dans **Cool and Crazy** (*Heftig og begeistret*) ne jouait pas assez avec les codes de la comédie musicale; un producteur norvégien a répondu que plusieurs scènes étaient ironiques pour les Norvégiens. Deux jours auparavant, nous avions eu droit à la première mondiale de **The Greatest Thing** (*Det største i verden*), d'après *Fiskerjænten* (*La Fille du pêcheur*), roman norvégien célèbre écrit par le lauréat du prix Nobel de littérature 1903, Bjørnstjerne Martinius Bjørnson. L'histoire d'une jeune femme qui, au XIX^e siècle, construit sa destinée, a plu à l'auditoire, spécialement à cause de l'interprétation

de la chanteuse populaire Herborg Kråkevik, bien dirigée par le réalisateur Thomas Robsahm qui, dans certaines scènes, fait preuve d'un intéressant sens du grotesque. Mes confrères et moi avons été d'accord pour dire que le meilleur film norvégien de l'année était **Detector** (*Detektor*), de Pål Jackman, mais que **Cool and Crazy** ou **The Greatest Thing** avaient plus de chances dans la course aux Oscars.

Le marché du film, bien organisé et facile d'accès, m'a permis de voir la délicieuse comédie de mœurs danoise **Italian for Beginners** (*Italiensk for begyndere*), de la réalisatrice Lone Scherfig. Cette comédie se termine dans un restaurant à Venise... où je me rendais justement.

La Mostra internationale de Venise a connu depuis 1968 plusieurs années problématiques, ce qui fait qu'elle n'en était qu'à sa 58^e édition, bien qu'elle soit née en 1932 sur cette île du Lido. Je m'y trouve pourtant en pays de connaissance. Ainsi, en rentrant à mon hôtel, un soir, j'entrevois à travers les grilles d'une villa un fête qui ressemble étrangement à une scène d'un film de Zurlini présenté peu de temps auparavant à la Cinémathèque québécoise. La remise du prix de la Semaine Internationale de la Critique à **Tornando a casa**, de Vincenzo Marra, drame de pêcheurs coincés entre la Mafia et l'appauvrissement des stocks, tourné à la manière de Ken Loach, a lieu dans la salle Visconti de l'Hôtel des Bains, là où Visconti tourna plusieurs scènes de **Mort à Venise** (*Morte a Venezia*).

Une des salles de projection, le Pala BNL, construction en caoutchouc et en toile dans laquelle on a soufflé de l'air, est surnommée le « palais moisi », car elle est montée pour la durée du festival sur un terrain de sport toujours humide. Mais ce palais et d'autres salles ont permis d'améliorer la situation des specta-

teurs. Il y a cinq ans on assistait, semble-t-il, à des bagarres à cause du manque de places. En plus du public, de la presse et des commerçants du marché du film, je remarque la présence des *accredited cinema*; j'apprends qu'ils sont des membres de cinéclubs ou des étudiants en cinéma qui paient 40 000 livres (30 \$) la carte leur donnant accès à tous les films du festival. Un confrère italien me signale : « Ils ne payaient rien, il y a quelques années, mais ils paient maintenant que l'Italie est riche. »

Comme le voulait le directeur Alberto Barbera, le nombre de films en lice est devenu énorme en 2001 : plus de 40. Ils étaient répartis dans les sections *Venezia 58*, compétition pour le Lion d'or, et *Cinema del Presente*, compétition pour le Lion de l'année, remis à juste titre à **L'Emploi du temps**, de Laurent Cantet, pour sa mise en scène précise au service d'un scénario très exact inspiré de faits vécus. On décernait en outre le prix de la première œuvre Luigi de Laurentiis à l'un des films présentés dans ces sections ou dans la section *Nouveaux Territoires*; ce prix fut remis à **Bread and Milk (Kruh in mleko)**, du Slovène Jan Cvitkovic, film à mon avis prévisible dans sa description de la journée d'un alcoolique qui revient de cure. Je préfère notre prix de la FIPRESCI décerné à Damien Odoul pour **Le Souffle**, qui a d'ailleurs gagné *ex aequo* le prix du jury de la section *Cinema del Presente*. Cette pléthore de prix décernés à de jeunes cinéastes, accompagnés d'ailleurs de sommes d'argent importantes (100 000 \$US), risque de rendre la vie difficile à d'autres festivals qui se tiennent à la même période.

La sélection française contenait deux autres très bons films : **Tosca**, de Benoît Jacquot, qui, par son intégration de la symbolique du roman *Le Rouge et le Noir*, redonnait à cet opéra son fougueux caractère et **Loïen**, d'André Téchiné, tourné rapidement en vidéo, qui tisse un portrait différent de *Tanger*, ville de rencontres, de voyages, dans tous les sens du terme.

En me rendant à l'aéroport le 9 septembre, après une visite de la ville et de la magnifique exposition Balthus au palais Grassi, je me trouve, au soleil couchant, au campo San Polo. Le service culturel de la ville y a aménagé une salle en plein air, utilisée pour son programme *Venezia esterno notte*, grâce auquel il présente, dans certains lieux de Venise et de Mestre, des œuvres du festival à des abonnés payant 90 000 livres pour la série de 11 films, ou 30 000 livres pour une représentation. En ce dernier soir, on projette **Monsoon Wedding**, gagnant du Lion d'or. Sur le dossier d'un banc public où je me suis assis, je peux voir la moitié supérieure de l'écran. Je n'entends que des bribes de dialogues en anglais, en hindi et en punjabi, puisque les sous-titres italiens me sont illisibles, mais le spectacle de ce mariage indien projeté dans une place où trônent quelques palais m'incite à rester jusqu'à la fin. Je jette un regard amusé sur les marchands de glace et les badauds. À mon retour à Montréal, le lendemain, le monde s'apprête à changer.

Luc Chaput



The Greatest Thing, de Thomas Robsahm